

# Bénédicte et les Adorateurs de Priape



*Photomontage B. Vauléon 2009 d'après clichés Cap Comedia, auteurs inconnus DR.*

## I

Sur la Côte Sauvage, parmi les quelques dizaines de villas du siècle dernier établies au plus près du rivage comme autant de guetteurs immobiles, il en est une reconnaissable entre toutes.

Perchée sur une des rares éminences de la presqu'île, au milieu d'un groupe de blockhaus enterrés là par les envahisseurs de la dernière guerre, elle domine les alentours de sa façade austère surmontée d'un clocheton, accolée à une tour carrée bizarrement coiffée d'une calotte.

D'un béton gris uniforme, toitures comprises, seuls des volets blancs éclairent cette masse surmontant les rochers de granit posés sur la lande.

Le lieu est connu sous le nom de La Vigie. Habités depuis le néolithique, ces parages furent choisis en 1744 pour y édifier un corps de garde.

Puis, on en fit un sémaphore, avant qu'il ne soit vendu en 1883. Dans les années trente, un architecte le transforma en villa que les occupants des blockhaus rasèrent en 39-40 pour y installer un radar.

Après guerre, son propriétaire lui redonna l'aspect antérieur qu'il conserve aujourd'hui.

Ayant emprunté, au hasard, la route de la Côte Sauvage, à son arrivée dans la presqu'île, Bénédicte, au volant de son cabriolet New Beetle jaune tournesol, vit là, fichée sur la pelouse, une pancarte qui disait : "À louer. Week-end ou semaine". Suivait un numéro de téléphone.

L'étrangeté du lieu lui parut propice au séjour impromptu d'une petite semaine qu'elle envisageait. Un peu trop grand pour elle seule, à vue de nez, mais quand on aime...

Renseignements pris, le numéro de téléphone était celui d'une agence de location.

Manque de chance, la demeure était déjà réservée, bien que les locataires ne se fussent point encore manifestés.

Elle en conçut un certain dépit. Encore renforcé par le fait qu'on lui offrît un T2 à bon prix dans une maison à cent mètres à peine de là, d'où elle pouvait observer à loisir le flanc nord de la bâtisse, le portail d'entrée dans le muret d'enceinte et le petit pavillon qui avait dû jadis abriter le gardien.

Ce week-end-là, autour de la Vigie, un ballet inhabituel de véhicules aurait dû être remarqué par tout observateur attentif.

Il faut croire que Bénédicte Plassard, Officier de Police Judiciaire mis en congé d'office par son supérieur hiérarchique à la suite d'une enquête mal ficelée<sup>1</sup>, fut la seule à avoir quelque raison de s'y intéresser d'un peu près. Et elle alla bientôt de surprise en surprise.

## II

Ce fut tout d'abord, le jour même de son arrivée, un vendredi soir d'octobre, un convoi de cinq berlines cossues aux vitres fumées. Cinq jeunes femmes, court vêtues sous de longs manteaux, en descendirent. Puis, tous les véhicules s'éloignèrent en direction du Sud. Cinq voitures de grande

---

<sup>1</sup> Cf. Quand Mam Goz s'en mêle, 2008.

remise, pensa-t-elle d'abord, d'après leurs plaques parisiennes, leur entretien impeccable et ce qu'elle crut être la casquette à visière du chauffeur.

Cinq automobiles de location, immatriculées 75. Étrange. On ne regardait pas à la dépense ! Ces gens ne se connaissaient-ils donc pas qu'ils aient cru bon de voyager séparément depuis la même zone de départ ?

Déjà, l'imagination débridée de Bénédicte, s'appuyant sur les maigres indices entrevus, échafaudait une hypothèse. Jumelles en main, elle examina l'horizon qu'elle découvrait depuis son logis. Elle apercevait l'entrée de l'hôtel de luxe tout proche. Les cinq berlines en franchirent le portail mais, chose curieuse, aucune n'en ressortit. Ces chauffeurs étaient-ils donc logés comme leurs passagers ? Question : si des hôtes de marque étaient hébergés au Fort, petit personnel compris, qui étaient les visiteuses de la Vigie ? Des subalternes, logées à moindre prix ? Leurs bagages, siglés de LV reconnus dans le monde entier, semblaient démentir cette hypothèse.

Un détour sur le site internet de l'hôtel lui révéla qu'il ne disposait que de dix chambres ou suites. Sans doute pas assez pour héberger tous ces hôtes. On pouvait donc supposer que l'établissement entier avait été réservé par le petit groupe. Et que les membres restants avaient été logés au plus près. Mais combien étaient-ils en tout : cinq femmes logées à la Vigie, cinq chauffeurs, et combien d'autres personnes ? Hommes ou femmes ? D'instinct, son cerveau répondit : "Au moins cinq hommes". C'eût été logique, s'il s'était agi de cinq couples, mais le fait qu'hommes et femmes fussent logés séparément invalidait cette supposition. De plus en plus étrange.

Pourquoi cette solution inégale alors que d'autres structures hôtelières de qualité et de capacité supérieure existaient à moins de deux kilomètres de là ? Peut-être faisaient-elles relâche en cette morte saison ? Il lui fut facile de vérifier que c'était le cas pour l'une d'entre elles. Mais l'autre était bien ouverte.

Cela faisait déjà beaucoup de mystères. Depuis le début de son observation, une petite voix intérieure tentait vainement de persuader Bénédicte qu'elle n'était pas là pour les résoudre. Sa curiosité naturelle, son entêtement breton et son flair de flic, tout l'incitait au contraire à y fourrer son nez.

Ce qu'elle fit, vous vous en doutez bien, avec l'excitation du limier sur la trace d'un gibier inespéré.

### III

Elle appela sans plus attendre l'hôtel dont le numéro figurait en bonne place dans la brochure publicitaire mise à sa disposition :

— Bonjour, le Fort du Large, hôtel-restaurant quatre étoiles, Florine à votre service, que puis-je pour vous ?

— Bonjour, je souhaiterais réserver une chambre chez vous pour demain soir. Est-ce possible ?

Cette phrase à peine prononcée, Bénédicte pensa que ce mois-ci, son budget serait un peu à l'étroit. Dans un établissement de ce genre, la nuit c'était 250 € minimum. Et c'est presque avec soulagement qu'elle entendit :

— Je suis désolée, mais l'hôtel est complet.

— Et dimanche ?

— Nous sommes complets pour le week-end entier.

— Et une table au restaurant pour ce soir ou demain ?

— Vous n'avez pas de chance, l'établissement accueille un groupe qui a également réservé le restaurant.

Bénédicte décida de tendre une perche :

— Ah oui, je vois, une partie loge à la Vigie, n'est-ce pas ?

— En effet, nous ne pouvions accueillir tout le groupe. Nous n'avons pas les quinze chambres nécessaires.

Bénédicte calcula : cinq chauffeurs et cinq jeunes femmes. Plus cinq autres personnes. Dix hommes et cinq femmes. Logés séparément et individuellement. De plus en plus bizarre. Elle reprit :

— Cinq berlines noires à suivre, cela ne passe pas inaperçu. Je crois les avoir vues s'arrêter à la Vigie, comme j'arrivais.

— C'est possible, oui.

Bénédicte comprit que sa curiosité commençait à lasser. Elle coupa court :

— Bon, tant pis, je regrette. À une autre fois, peut-être.

— À votre service, madame.

Le ton avait changé. Bénédicte eut conscience d'en avoir un peu trop fait.

#### IV

Au Fort du Large, pendant que les cinq chauffeurs se désaltéraient au bar, dans le salon de la suite la plus chère, cinq hommes étaient réunis, autour d'une table basse en verre et métal, au design italien.

Un seul occupait le canapé rouge ; quatre étaient assis dans de confortables fauteuils en cuir blanc. Une carafe de whisky, des verres en cristal et un seau à glace étaient disposés sur la table.

Tous arboraient des masques de la commedia del arte. Telle était la règle numéro un. Aucun membre ne devait connaître le visage d'un autre. Les communications se faisaient à l'aide de prénoms d'emprunt attribués à l'entrée dans la société, un peu à la manière des ordres monastiques. Sauf avec le Grand Maître que l'on appelait par son titre.

Celui-ci prit la parole : sa voix était étonnamment grave et suave. Avec des intonations méditerranéennes, aurait-on dit :

— Messieurs, ce soir aura lieu notre première cérémonie sur le sol français. Le lieu que nous a découvert Albert est un peu moins isolé que nous ne l'aurions souhaité, mais sa symbolique est tellement en accord avec nos buts et objectifs que je n'ai pu résister. Il nous faudra seulement être encore plus prudents que par le passé, si nous ne voulons pas être obligés d'émigrer à nouveau. Rendez-vous à la Vigie à vingt et une heures. Interdiction de communiquer avec les impétrantes d'ici-là. Des questions ?

— Que savent-elles de nous ?

— Pour elles, nous sommes cinq clients, rien de plus.

— Comment être sûrs qu'elles ne parleront pas ?

— Leurs boissons ne leur laisseront que des souvenirs imprécis de la soirée.

— Et pour l'extérieur ?

— Aucun risque de ce côté-là. Nous nous réunirons dans la salle de commandement souterraine d'une batterie allemande de la dernière guerre : murs de béton armé de plusieurs mètres d'épaisseur et portes blindées en parfait état de marche. Ah, une dernière chose : ce soir, le mot de passe sera : "levantemur". Messieurs, portons un toast à cette première sur le sol français.

Cinq verres s'entrechoquèrent et des cinq masques sortirent les deux mêmes mots : À Priape !

## V

Pendant ce temps, à la Vigie, les visiteuses s'étaient installées au mieux dans une bâtisse dont le confort était loin de valoir celui du Fort du Large. Au rez-de-chaussée, autour d'une salle à manger-séjour-cuisine avec vue sur mer, trois pièces étaient meublées en chambres. Ainsi que deux autres à l'étage, une dans les combles et la dernière dans la tour carrée coiffée d'une calotte qui flanquait l'édifice principal. Ajoutez-y en haut une salle de bains, en bas un cabinet de toilette et des WC et vous aurez fait le tour du propriétaire. À l'exception toutefois d'un escalier descendant vers ce qu'on pouvait imaginer être une cave et qui aboutissait devant une porte blindée à cabestan : vestige du blockhaus antérieur, conservé par le propriétaire et qui donnait accès à la salle de commandement de l'ensemble de la batterie enterrée là pendant la dernière guerre.

Les cinq filles ne se connaissaient pas, mais dès leur descente de voiture, elles se reconnurent néanmoins comme appartenant au même milieu :

— Bonjour, moi c'est Tatiana, dit une grande blonde à l'accent russe prononcé.

— Salut, moi je suis Kytara, dit une rouquine flamboyante, à la peau constellée de minuscules taches de rousseur.

— Et moi, Sylvie, poursuivit une brunette aux cheveux courts et aux yeux verts.

— Léo, dit sobrement, en tendant la main, la quatrième, la seule à porter des lunettes qui lui donnaient un air intellectuel que n'avaient pas les premières.

La dernière était restée silencieuse. Quatre voix s'exclamèrent en chœur à son intention :

— Et toi ?

— Mara, de Prague.

C'était la seule à avoir donné son origine. Une fille aux cheveux auburn mi-longs et aux yeux d'un bleu lavande qui ne s'oublie pas.

Il fallait en convenir. Les cinq étaient d'une grande beauté. Élancées, sexy. Éminemment désirables. Que faisaient-elles ici réunies, loin des palaces parisiens, de Genève, Monte-Carlo ou ailleurs ?

— Bienvenue au club, dit Léo, qui avait des lettres. Ah, oui, le club des cinq ! Enid Blyton. Aventures d'enfance. Celle-ci promettait d'être d'une autre nature, à n'en pas douter.

Après avoir tiré leur chambre à la courte paille, assises dans les deux canapés du salon, elles commencèrent à deviser affaires et découvrirent qu'elles avaient été engagées aux mêmes conditions, par l'intermédiaire de leurs sites internet respectifs. Qui étaient leurs contractants ? Elles n'en avaient aucune idée. C'est une carte Visa d'une société des îles Caïmans qui avait réglé la dépense. Pour quoi faire, ça, elles s'en formaient une idée plus précise. Le lieu, par contre les intriguait : isolé certes, mais à découvert, en bord de mer, c'était inhabituel ; d'ordinaire ces choses-là se passaient dans de grandes demeures, cachées au fond de parcs discrets...

Le tarif proposé, 2500 € le week-end, était supérieur à ce qu'elles demandaient d'ordinaire : il pouvait donc y avoir quelques prestations inhabituelles.

## VI

Lassée d'observer en vain l'entrée du Fort du Large, Bénédicte avait successivement braqué ses jumelles-appareil photo numérique sur toutes les ouvertures du bâtiment. Rien. Partout, les rideaux étaient tirés. Cela faisait un moment qu'elle passait ainsi d'une chambre à l'autre, avec l'espoir d'observer un quelconque changement d'état. Elle s'apprêtait à renoncer pour sortir en reconnaissance lorsque, du dernier étage, de ce qui devait être la suite la plus vaste, elle vit l'espace d'un instant, en ombres chinoises derrière les voilages de la pièce, ... comme cinq visages masqués. Et eut le réflexe d'appuyer sur le déclencheur.

Des masques de carnaval en novembre ! De surprise, elle en lâcha l'appareil. Par chance, elle avait passé la courroie autour de son cou. Mais, lorsqu'elle reprit son observation, plus rien. L'obscurité avait gagné la pièce.

Elle appuya sur la touche "instant replay" : cinq silhouettes masculines pourvues de masques qui ne recouvraient que la partie haute du visage se détachèrent sur l'encadrement d'une baie vitrée. C'était quoi, ce truc ? Pas de vrais déguisements de carnaval, en tout cas. Elle fouilla ses souvenirs scolaires, ça lui disait quelque chose, mais quoi ? Et puis, tout d'un coup, cela lui revint : des masques en cuir de la *commedia del arte*, comme elle en avait vu au collège dans une représentation des *Fourberies de Scapin*.

Elle alluma son ordinateur portable, brancha sa clé 3G et se connecta à l'internet. *Commedia del arte*. Une liste de sites apparut et bientôt elle eut à l'écran une série de photos des masques les plus courants. En les comparant à ceux présents sur le cliché pris avec ses jumelles, elle put facilement identifier les cinq : un Arlequin, bien entendu, un Polichinelle, un Scapin, un Pantalone et ce qu'elle crut être un Dottore.

Les éléments épars réunis depuis son arrivée s'organisaient dans son cerveau presque malgré elle : luxe, jolies filles, hommes masqués, cela sentait le libertinage, pour ne pas dire la débauche. Ceci dit, pour l'instant, les frontières de la loi ne semblaient pas franchies, encore que... Mais, il y avait un élément discordant et c'était La Vigie : que venait faire cet ancien sémaphore dans cet ensemble ? Elle avait beau retourner la chose en tous sens, elle ne comprenait pas.

Et lorsque Bénédicte Plassard ne comprenait pas quelque chose, cela ne quittait plus son esprit jusqu'à résolution de l'énigme. C'était son principal atout d'enquêtrice.

Pour en avoir le cœur net, elle décida d'aller explorer la propriété le soir même.

## VII

Lorsque les rougeoiements du couchant eurent fini d'incendier l'océan, Bénédicte quitta son logis, Maglite en main et magnéto dans les poches de son coupe-vent couleur muraille, coiffée d'une casquette à visière assortie.

En moins de cinq minutes, elle se trouva devant la propriété mystérieuse, longea le muret d'enceinte jusqu'à son angle nord-ouest. Là, une clôture prenait le relais pour délimiter une prairie envahie de refus de pâture et de chardons épars qu'elle distinguait avec peine à présent. Elle écarta deux rangs de fil barbelé pour passer de l'autre côté. Un crissement se fit entendre : la capuche de son vêtement avait accroché une dent métallique. Elle étouffa un juron : un accroc dans un vêtement tout neuf !

À cent mètres de là environ, se dressait une masse sombre que Bénédicte identifia rapidement comme un blockhaus de la dernière guerre. Elle en avait aperçu deux autres, pas loin, en arrivant cet après-midi. Celui-ci présentait une particularité qui retint aussitôt son attention : il était construit en limite de la propriété qui l'intriguait tant. Une autre clôture, de plaques de ciment celle-là, se poursuivait de part et d'autre, pour fermer le trapèze de la Vigie.

La nuit était tombée. Le clocher distant venait de sonner neuf coups que les vents avaient portés jusqu'à elle. Longeant le béton brut de décoffrage, couvert de tags qui défilaient sous le pinceau de sa torche, elle explora toute la longueur du bâtiment : pas une ouverture, pas un orifice, comme c'était à prévoir. Soudain, ses pieds trébuchèrent sur un obstacle : un piquet de clôture en bois, abandonné là.

Bénédicte eut alors une idée : fichant la pointe du piquet en terre à un mètre environ des plaques de ciment, elle le coucha ensuite pour l'amener contre la clôture, puis s'en servit comme d'un escabeau pour se hisser en haut de celle-ci et de là, par un prompt rétablissement, sur le toit du blockhaus.

Allongée sur le béton froid et humide de la défense, elle en balaya la surface du crayon lumineux de sa lampe de poche : un champignon métallique d'une trentaine de centimètres de diamètres se dressait au centre. À croupetons, elle se déplaça jusque-là.

Ce devait être un conduit d'aération. D'ordinaire, ils aboutissaient loin des superstructures pour éviter un gazage trop facile, mais il y avait des exceptions, la preuve !

Elle allait entreprendre de redescendre côté intérieur de la propriété, lorsque des bruits de voix lui parvinrent, en provenance du conduit : une voix d'homme, grave et douce, mais au ton ferme et décidé.

Pour mieux distinguer les propos tenus, qui lui parvenaient à la fois étouffés et déformés par la résonance métallique des tubes, elle s'allongea à nouveau et se fit toute ouïe. Se félicitant de sa prévoyance, elle sortit son Nagra de sa poche ventrale et l'enclencha.

Ce qu'elle grava ce soir-là ne devait plus quitter sa mémoire avant longtemps.

## VIII

Chacune des pensionnaires de la Vigie avait trouvé sur sa table de nuit une enveloppe qui contenait les instructions suivantes :

"Mademoiselle,

Vous trouverez dans la commode et la penderie de votre chambre de la lingerie à votre taille pour ce soir, ainsi que des chaussures à talons et une cape de velours noir. Habillez-vous, maquillez-vous et parfumez-vous, mais ne portez aucun bijou, hormis celui que vous trouverez dans l'écrin joint à ce message. Soyez prête à 20 h 45. On viendra vous chercher."

Dans chacune des chambres, séance tenante, l'occupante, s'empressa d'ouvrir le coffret. À l'intérieur, reposait un bijou étrange, en argent poinçonné, de huit centimètres de long environ sur quatre de large à sa base. Cela représentait, comment dire, deux "p" accolés, mais la tête en bas, et dos à dos, si l'on peut dire. Au sommet, un petit trou laissait passer une fine lanière de cuir. C'était donc un collier. D'assez faible valeur, somme toute. Habitues à de plus somptueux cadeaux, les demoiselles de la Vigie firent la grimace.

À l'heure dite, un chauffeur frappa à la porte de chacune d'entre elles.

En se retrouvant avec leurs mentors dans le salon, les cinq jeunes femmes échangèrent un regard un peu inquiet. Cette solennité était inhabituelle. On les fit asseoir dans les canapés, leurs gardiens derrière elles, comme attendant un signal.

Au dernier coup de neuf heures, apporté par le clocher voisin, le plus avenant des chauffeurs, un napolitain à l'accent typique, les fit se lever et tout le groupe entreprit de descendre vers la chambre souterraine.

Après deux volées de marches de béton peint, elles empruntèrent un large couloir voûté au bout duquel se trouvait une lourde porte blindée à cabestan.

Manœuvrée sans effort apparent, celle-ci tourna bientôt sur ses gonds pour les laisser pénétrer dans une vaste salle circulaire, assez basse de plafond et théâtralement éclairée.

Les cinq jeunes femmes avaient revêtu des guêpières de dentelle allant du jaune au noir en passant par le rouge, le vert amande et le fuchsia. Dans la marche, leurs capes de velours ouvertes flottaient légèrement derrière elles, dévoilant des corps sculpturaux. Elles s'avançaient sur des talons aiguilles, avec au creux des seins le bijou trouvé dans leur chambre.

Dans la salle de cérémonie, peu de mobilier. Au centre, une sorte de catafalque, recouvert de velours cramoisi. Derrière, cinq personnages masqués en chasuble de soie, constellée de motifs identiques à celui du bijou, brodés au fil d'or. Le regard des filles, d'abord attiré par les masques grimaçants de cuir fauve, se focalisa bientôt sur les chasubles : par un orifice pratiqué au niveau de

l'entrejambe, elles laissaient voir cinq sexes bandés à tout rompre, au gland déjà luisant et tous d'une taille bien supérieure à la moyenne.

Nous y voilà, songèrent les cinq demoiselles de la Vigie et leurs entrailles se contractèrent. Une soirée avec mise en scène. Elles étaient payées pour savoir que les fantasmes de l'espèce humaine n'ont d'autres limites que la religion et la mort. Un frisson les parcourut.

Le masque du centre, arborait un long nez qui pointait bas, à l'inverse de son autre appendice. Croisant les bras sur sa poitrine, il parla, tête levée vers le plafond :

« Ô Priape, toi qui nous a choisis, entends les prières de tes Adorateurs. Nous, en qui tu t'es réincarné, sommes réunis ici ce soir pour te rendre le culte qui t'es dû. Vois notre état de grâce et permets-nous d'entrer en "communion" et de purifier nos sœurs par ton Saint-Sperme ».

À son signal, les masques de Scapin, Polichinelle, Pantaleone et Arlequin s'avancèrent vers les nouvelles venues et les firent agenouiller devant eux.

Mara, la pragoise, échangea un regard avec ses collègues :

— Fini de rire, les filles, au tra...

Elle ne put en dire davantage. La main impérieuse de Pantaleone avait saisi sa nuque et un membre raidi s'était emparé de sa bouche.

Elle commença son office.

Ses consœurs n'eurent d'autre choix que de l'imiter.

## IX

Toujours allongée sur le toit du blockhaus, Bénédicte reposa son Nagra RCX-220 sur le couvercle de la bouche d'aération et arrêta l'enregistrement.

Elle tenta de résumer ce qu'elle avait entendu : plusieurs hommes s'apprêtaient à faire subir les derniers outrages, comme on disait dans les ouvrages bien-pensants, à plusieurs femmes dans le cadre d'une cérémonie cultuelle d'une espèce de secte qui pourrait bien s'appeler "les Adorateurs de Priape". Ce qu'elle n'avait pas réussi à déterminer, car la scène s'était rapidement poursuivie sans autres paroles que des bruits étouffés divers, c'était si les femmes en question étaient consentantes ou non. Restait aussi à savoir si elles étaient majeures. Et d'abord, c'était qui ce Priape ?

Elle avait besoin d'aide extérieure sur tous ces points. Il fallait rentrer d'urgence. Non sans inspecter rapidement les abords de la villa. Mais elle dut faire bientôt marche arrière, car deux ombres se détachaient sur la clarté lunaire qui tombait sur la terrasse.

Dès son retour au logis, Bénédicte se connecta à l'Internet pour opérer plusieurs recherches. Elle avait jeté sur un post-it plusieurs termes ou expressions : "Priape, Adorateurs de Priape, sectes".

Priape.

Bénédicte apprit qu'il s'agissait d'un dieu grec de la fertilité, protecteur des jardins et des troupeaux dont l'attribut était un énorme pénis toujours en érection. Les Romains l'avaient ensuite fait leur et même irrévérencieusement représenté sur une fresque de Pompéi en train de peser avec une balance l'énorme engin dont il était encombré.

Adorateurs de Priape.

Cette recherche la mena tout droit aux 480 pages de l'ouvrage de Jacques-Antoine Dulaure, intitulé : "Des divinités régénératrices ou du culte du phallus chez les Anciens et les Modernes", publié en 1805 et depuis peu numérisé par Woogole. Bénédicte parcourut les têtes de chapitre. L'auteur passait en revue continents et pays pour y recenser les formes anciennes et modernes de ce culte ainsi que ses déviances.

À lire à tête reposée, se dit-elle.

Sectes.

Bénédicte tomba rapidement sur le rapport parlementaire n° 2468 de 1995, intitulé "liste des sectes", mais elle eut beau parcourir les près de deux cents noms qu'elle contenait, aucune trace des "Adorateurs de Priape".

Elle se rendit sur le site de la MIVILUDES (Mission Interministérielle de Vigilance et de lutte contre les dérives à caractère sectaire) et parcourut les rapports les plus récents. Rien non plus.

Elle entra à nouveau sa requête, mais sans les guillemets premiers.

Et là, surprise, sur un blog, un titre attira son attention : Les Adorateurs des Phallus de Priape. Bingo, j'y suis, se dit-elle.

Elle lut : "Cette secte, est entièrement dévouée au culte du Phallus, à ses élixirs et à ses représentations. Elle s'adresse aux fétichistes du Phallus, à ceux qui ont un intérêt pour la soumission, à ceux dont la masturbation est la pratique sexuelle favorite, enfin à ceux qui désirent unir sexe et religion. Cette secte offre des rencontres dites « Messes », où la symbolique phallique et religieuse sont intimement liées. La sexualité y est omniprésente sans tomber dans l'orgie. Les Messes sont des moments de prière (masturbation) et de communion (fellation) visant à canaliser l'énergie sexuelle. La masturbation est notre façon de prier et la fellation à genoux devant le Phallus est notre manière de communier. L'érection représente l'état de grâce et l'âme est située au fond de la gorge, permettant d'être en contact avec Priape lors de la communion et d'être purifié par le Saint-Sperme.

Les fidèles vénèrent aussi les représentations phalliques, cierges, godes, photos. Ils ont un langage et des symboles communs souvent empruntés à l'Église Catholique, simplement parce qu'ils ont un dénominateur commun et ce n'est jamais fait dans un esprit de sacrilège ou de mépris. Chaque fidèle doit accepter sa condition de soumis aux Phallus de Priape et accepter de porter, lors des messes, des signes de cette soumission : collier, bracelet... Les messes sont des moments de concentration d'énergie sexuelle afin de s'élever spirituellement. Durant les messes, les fidèles ne sont pas nus, mais portent une chasuble trouée, permettant de n'offrir en adoration que leur phallus. Le respect et la solidarité sont fortement valorisés. Pour être membre, il vous faudra donner un profil détaillé et bien justifier de votre motivation en plusieurs lignes. Le siège de la société se trouve à Montréal. "

Tabarnak !

Du Canada, ils auraient donc essaimé jusqu'en France. Bénédicte, subitement, visualisa la scène qu'elle avait enregistrée quelques minutes plus tôt. Et cela lui fit quelque chose. "Merde, ils me feraient mouiller, ces cons-là !"

Elle tenta de se concentrer sur l'émetteur du post, mais il était signé d'un pseudonyme, bien entendu.

Elle chercha si d'autres messages du même pseudo existaient sur la Toile, en vain. Il fallait s'y attendre. Pour propager ce genre de propos, qui, selon les pays, pouvait tomber sous le coup de la législation en vigueur, mieux valait utiliser un écran, changer souvent de blog, d'hébergeur, de pseudo, de machine, pour brouiller les pistes.

Elle chercha encore un long moment, sans rien rencontrer d'autre que des commentaires sur le culte du phallus dans l'Antiquité. Enfin, alors qu'elle n'y croyait plus, elle dénicha un groupe récemment créé sur Wahoo. Hélas, il comprenait en tout et pour tout... un membre, son fondateur. Cependant, la présentation précisait qu'un blog antérieur avait été fermé. Le détail retint son attention. Elleregistra l'adresse, pour revenir y faire un tour un peu plus tard.

Si le mystère s'épaississait, Bénédicte était à présent convaincue qu'il y avait matière à enquête. Les événements allaient rapidement lui prouver qu'elle avait raison.



## X

Matière à enquête, peut-être. Mais, en l'état des choses, sans doute pas d'activité délictuelle, si tous les participants étaient adultes et consentants.

Bénédicte hésitait : si elle appelait sa hiérarchie maintenant et mettait en branle la machine policière pour du simple renseignement, elle risquait de se faire taper sur les doigts une nouvelle fois. Elle manquait encore d'éléments.

D'un autre côté, aller se fourrer seule dans la gueule du loup, pas question. Visiblement, les Adorateurs de Priape étaient sur leurs gardes.

Wait and see. C'était ce qu'elle avait le plus en horreur. Mais, en l'occurrence, quoi faire d'autre ? "T'occuper de tes oignons", lui souffla la voix pleine de sarcasme de son ange gardien. "Toi, ta gueule !" lui répondit-elle. Le dialogue intérieur s'arrêta là.

Alors, en désespoir de cause et pour se changer les idées, elle décida d'aller tenter sa chance au Casino, tout proche.

Elle sourit en pensant qu'elle allait se mesurer à des bandits manchots. Que voulez-vous, on ne se refait pas !

Il n'y avait pas foule au Casino. Les néons clignotaient tristement. Bénédicte lorgna à peine sur l'écran géant du hall qui lui souhaitait la bienvenue et se dirigea vers les machines à sous, délaissant l'Indiana, la boîte de nuit attenante. Quelque chose la retenait de chercher une bonne fortune, ce soir. Et pourtant... Elle chassa de son esprit l'image des Adorateurs de Priape en communion.

Un demi-seau de pièces de cinquante centimes d'euro plus tard, elle avait éconduit un dragueur sur le retour, bu deux rhum-coca et fumé à l'extérieur une cigarette de sa composition. Pas moyen d'aligner trois symboles identiques. Aucune machine ne voulait cracher le morceau. Vers une heure du matin, elle déclara forfait.

Elle rentrait par la route de la Côte et arrivait en vue de Pors-Pin, lorsque, à la sortie d'un virage assez serré, le double pinceau de ses phares, alla balayer le sable de la plage contiguë. L'espace d'un instant, l'image d'un corps sur le sable s'imprima sur sa rétine. Elle pila et se gara de manière à éclairer la portion de plage où elle pensait avoir vu quelque chose, puis courut dans cette direction.

C'était un corps humain, couché sur le côté gauche, face contre terre. Cheveux bruns, courts. Elle le retourna. Une femme. Éclairant de sa torche le visage maculé de sable, elle reconnut alors l'une des cinq visiteuses de la Vigie. Son index glissa le long de l'ovale presque parfait du visage. Elle toucha la carotide. Silencieuse. Entreprit la respiration artificielle par un bouche-à-bouche. Tenta un massage cardiaque. Encore et encore. Rien. Trop tard. La vie était partie.

Aucun vêtement, aucun bijou. Ni tatouage, ni piercing. Ongles manucurés. Sexe épilé. Pas de trace de violence apparente. Elle remit le corps dans sa position initiale. Un bain de minuit en plein mois de novembre, c'était plus qu'improbable et le lieu de la découverte était presque à un kilomètre de la Vigie. À moins que le courant... Les cheveux étaient mouillés et le sable collait au corps, mais c'était le reflux, alors...

Bénédicte décida de clore les yeux verts de la morte, avant que la rigidité cadavérique ne rende impossible cette ultime preuve d'humanité et abaissa les deux paupières d'un geste qu'elle répétait pour la deuxième fois depuis le début de sa carrière, au mépris de la procédure.

BAQDPDM<sup>2</sup> ! jura en son for intérieur, l'ex-élève d'un lycée bon chic bon genre qu'elle avait été. Elle s'en voulait terriblement de n'être pas intervenue, à la Vigie, quelques heures plus tôt, en dépit des risques que cela comportait.

Elle regarda sa montre. Une heure trente du matin. Elle sortit son portable et composa le 17.

---

2 Sigle euphémistique de juron, utilisé jadis dans les bons établissements pour déguiser la crudité exprimée : bordel à queue de putain de merde !

Au bout de quelques minutes de parlementations, le fonctionnaire de permanence consentit à réveiller son commissaire, qui prit les choses en main, d'une voix encore ensommeillée :

— Allô, ici le Commissaire Principal Le Puil, je vous écoute.

— Salut, patron, désolée de vous réveiller à cette heure, mais je viens de découvrir un cadavre et sans doute une affaire des plus bizarres.

— Bénédicte Plassard ? Je reconnais votre voix. Qu'est-ce que vous foutez dans mes terres ? Toujours là où il ne faudrait pas, hein ?

— Officiellement, je suis en vacances dans la presqu'île, mais...

— Bon, ça va, venons-en aux faits.

Deux heures plus tard, une équipe de l'Institut médico-légal de Nantes avait opéré les relevés, effectué les prélèvements et pris les clichés nécessaires, tandis qu'un tandem d'inspecteurs du commissariat le plus proche avait été missionné par le Procureur et le Commissaire. Bénédicte, à force d'insistance, en souvenir de la période où elle était une jeune inspectrice sous ses ordres, avait obtenu de ce dernier la faveur d'être associée en renfort à l'équipe, à la condition expresse de ne prendre aucune initiative.

Autant lui demander l'impossible.

Bénédicte regarda la housse blanche qu'on refermait sur le brancard de l'IML. Elle songea à cette jeune vie tronquée et s'éloigna vers sa voiture, une boule au ventre. Avant de pouvoir rentrer, il lui fallait encore fournir à ses équipiers d'un jour les premiers éléments en sa possession pour déclencher les perquisitions au Fort du Large et à la Vigie.

## XI

Bénédicte n'aurait pas dû avoir la primeur des résultats des analyses post-mortem pratiquées sur la décédée de Pors-Pin. Mais le médecin-légiste de ses débuts, le docteur Cyprien Lacordaire, terminait sa carrière au C.H.U. de Nantes, elle le savait. Elle se souvenait aussi fort bien de l'effet qu'elle produisait sur Lacordaire à chacune de ses apparitions dans son laboratoire et il lui suffit de réveiller chez lui ce souvenir, frustrant mais délicieux, pour l'amadouer une fois encore :

— Bon, vous voulez quoi, Bénédicte ? Vous savez que vous allez encore me mettre dans le pétrin, si ça s'ébruite.

— Docteur Lacordaire, il ne s'agit que d'une question d'heures et je suis associée à l'enquête. Je voudrais faire quelques vérifications sur le terrain avant mon départ. Je reprends mon boulot lundi. J'étais juste en week-end. Un pur hasard.

— Auquel j'ai du mal à croire, vous connaisant.

— C'est pourtant la stricte vérité. Alors, que pouvez-vous me dire sur les causes du décès ?

— La victime n'est pas morte noyée. Elle a été jetée à l'eau après. J'ai retrouvé dans l'organisme de l'alcool en bonne quantité, un peu de hasch et aussi du gamma-hydroxybutyrate.

— La drogue du violeur ?

— Le GHB, exactement.

— C'est la cause de la mort ?

— Avec l'alcool. Les effets du GHB et de l'alcool sont plus qu'additifs : ils agissent en synergie au niveau du principal neurotransmetteur inhibiteur du cerveau : le récepteur GABA<sub>A</sub>. La présence de l'un des composé augmente la fixation et donc l'effet de l'autre. Tout se passe comme s'il fallait moins de GHB pour obtenir les mêmes effets. Le récepteur GABA<sub>A</sub> étant impliqué dans le contrôle autonome des voies aériennes, la mort peut survenir par dépression respiratoire. D'autre part, la victime a également eu, et peut-être subi, toutes sortes de relations sexuelles récentes.

— Le contraire m'aurait beaucoup étonné. Poursuivez.

Lacordaire lui jeta un regard mi-susplicieux mi-courroucé.

— Le séjour dans l'eau a beaucoup endommagé le matériel génétique que nous avons pu récupérer.

— Bon. Et côté identité, on en est où ?

— Nulle part. Inconnue des services de police. En l'absence de papiers, on ne peut travailler qu'à partir de la photo et des empreintes digitales.

Bénédicte réfléchissait. Elle décida de le faire à haute voix pour Cyprien Lacordaire, qui était toujours de bon conseil, malgré son allure lunaire.

— Voilà ce que je sais à présent : hier un groupe de cinq escort girls de luxe est arrivé de Paris en compagnie d'autant d'hommes et de cinq chauffeurs dans cinq berlines haut de gamme avec vitre de séparation opaque. Les hommes devant. Les filles derrière. Les hommes ont réservé au Fort de l'Océan et les filles ont été logées à la Vigie, un ancien sémaphore tout proche de l'hôtel, qui présente la particularité d'être construit sur une ancienne batterie allemande. Hier soir, à vingt et une heures, a débuté dans une salle souterraine du sémaphore, une espèce d'orgie culturelle d'une secte qui se ferait appeler "les Adorateurs de Priape". Apparemment, ses membres rendent un culte au phallus et pratiquent masturbation, fellation et autres pratiques sexuelles comme des rites religieux. Ils semblerait que leur implantation en France soit toute récente ; aussi manquent-ils encore d'adeptes féminines ; d'où, peut-être, le recrutement de professionnelles, qui, si j'en crois la présence de GHB dans les veines de la morte n'étaient peut-être pas au courant de toutes les implications de la cérémonie. Si leur consentement était vicié, il y avait déjà matière à poursuite. Mais, sans doute pour les raisons que vous venez d'évoquer, la "cérémonie" a mal tourné, une des filles a fait un arrêt respiratoire, on l'a dépouillée de toute trace identifiable et jetée à l'eau. Je suppose qu'à l'heure qu'il est les chambres du Fort de l'Océan sont vides, tout comme les sous-sols de la Vigie. L'enquête ne va pas être facile. J'ai un cliché des cinq hommes impliqués au premier degré, mais pris aux jumelles et ils portaient des masques de la commedia del arte. Comment élaborer des portraits-robots dans ces conditions ?

— On leur voit le menton, les oreilles et les cheveux ?

— ...Oui.

On peut tenter une première approche. Ça peut permettre d'éliminer à défaut de rendre possible une sélection.

— Ça va donner de drôles de portraits-robots ! Bon. OK. La secte serait originaire du Canada, de Montréal. Il va falloir mettre Interpol sur le coup. Docteur Lacordaire, vous gardez tout ça pour vous, je n'ai pas encore transmis mon rapport au Commissaire.

— D'accord, Bénédicte. Mais chapeau, pour un flic en week-end, vous êtes drôlement efficace. Qu'est-ce que ça doit être quand vous travaillez ?

— On fait dans l'humour, à présent, Docteur Lacordaire, c'est nouveau, ça ?

— Pas du tout, je suis un humoriste méconnu, voilà tout.

## XII

Après avoir transmis au Commissaire ces nouveaux éléments d'information, Bénédicte, rentrée chez elle, se connecta à nouveau à l'Internet et entreprit une recherche des sites d'escort girls qui travaillaient en solo sur Paris. Si les cinq filles avaient appartenu à un réseau, elles seraient arrivées ensemble dans une ou deux voitures, pensait-elle, mais pas dans cinq différentes. Elle pariait donc sur des indépendantes. Impossible, hélas, d'isoler les filles de région parisienne par leur numéro de téléphone. Tous les numéros de téléphone fournis renvoyaient sur des portables ! Par chance, la

décédée de Pors-Pin était brune. Bénédicte entra dans son moteur de recherche : "escort girl brune paris". Il y avait encore plus de cinq cents réponses !

Travail fastidieux. Surtout pour elle. Bénédicte constata avec consternation et un peu d'envie que ces filles empochaient en une nuit ce qu'elle gagnait en un mois. Pas étonnant dans ces conditions que, sans atteindre le niveau que l'activité connaissait dans les pays de l'Est en général et dans l'ex-Yougoslavie en particulier, son développement en France ait été exponentiel ces dernières années. Surtout par temps de chômage aggravé.

Bien entendu, chaque page d'accueil était accompagnée au minimum de photos de charme de l'hôtesse, mais le visage n'était pas toujours la partie de son anatomie la mieux mise en valeur. Parfois même, le regard était flouté.

Consciente du poids des fantasmes dans cette activité, elle consulta en priorité les sites dont le prénom de la propriétaire terminait par A. Natacha, Laura, Eva, Mara, Olga... Il n'y avait que l'embarras du choix. Et des prix. Beaucoup de prénoms supposés être de l'Est. Mais la photo de la décédée de Pors-Pin ne correspondait à aucune de celles qu'elle vit s'afficher sur son écran.

Alors, elle fit la sélection inverse. Tous les sites dont le prénom de la propriétaire ne terminait pas en A. Il en restait davantage qu'elle ne s'y attendait. Elle reprit son butinage, en se félicitant de ne pas avoir confié ce travail au fringant jeune inspecteur qu'elle avait vu tout à l'heure. Il n'aurait pu résister à tant de tentations !

C'est un prénom français des plus banals qui lui délivra une correspondance satisfaisante, au niveau du visage : Sylvie. Brune. Yeux verts.

Au vu d'une commission rogatoire, le fournisseur d'accès de ce site devrait délivrer aux enquêteurs l'identité réelle du propriétaire de la machine correspondant à l'I.P enregistrée... si elle n'était pas fictive. Mais cela pouvait quand même prendre plusieurs jours.

Bénédicte était pressée. Elle décida de ruser. Les hypothèses étaient trop nombreuses pour être vérifiées (portable volé, détruit, éteint, déchargé...). Il fallait faire confiance à la chance : alors, un mouchoir sur la bouche, prenant une voix basse d'homme, elle appela le portable dont le numéro était affiché. Une sonnerie, deux sonneries, trois sonneries... une voix féminine à l'accent slave :

— Allô, oui, bonsoir, Natacha, à votre service. Que puis-je pour vous ?

Bénédicte eut un temps d'hésitation ; une des collègues de la morte avait du récupérer son portable et donc sa clientèle. Business is business. Il fallait la jouer fine pour obtenir un rendez-vous sans se démasquer. Elle se racla la gorge et se lança dans l'improvisation :

— Bonsoir, je serai de passage à Paris, demain pour un salon à l'Espace Champerret et j'aurais aimé que vous m'accompagniez au dîner qui sera donné à son issue et me teniez compagnie jusqu'au lendemain matin. Êtes-vous libre ?

— Tout à fait. Vous connaissez mes tarifs ?

— J'ai visité votre site Internet ; il n'y a pas de changement ?

— Non.

— Alors, c'est d'accord. Rendez-vous à l'hôtel Waldorf Arc de Triomphe, à vingt heures, dans le hall. Je vous reconnâtrai.

— Très bien. Je vous remercie. À demain, alors.

Ouf ! Elle prit une profonde inspiration. Elle avait donné les premiers noms qui lui étaient venus à l'esprit. Elle savait qu'il y avait au moins quatre hôtels Waldorf à Paris et pensait que celui de l'Arc de Triomphe n'était pas bien loin de la Porte Champerret. Un quatre étoiles, cela donnait tout de suite de la crédibilité !

Il eût été déraisonnable pour Bénédicte de monter à Paris interroger Natacha, en faisant fi de toutes les règles de procédure, une fois de plus. Elle ne le savait que trop. La mort dans l'âme, il lui fallait se résoudre à passer la main et reprendre ses vacances forcées.

Mais autant essayer de joindre l'agréable à l'imposé.

Plutôt que de transmettre directement son rapport au Commissaire, elle décida d'appeler un de ses coéquipiers de la veille. Celui qui lui avait glissé sa carte professionnelle en quittant la scène de crime. Alain Le Bouguez, lieutenant de police, Commissariat de L. B. Suivait un numéro d'appel direct.

— Allô, lieutenant ? Capitaine Plassard à l'appareil. Je ne vous dérange pas ?

Le Bouguez, plongé dans la lecture du "Canard Enchaîné", renversé dans son fauteuil avec les pieds croisés sur le bureau, rectifia machinalement la position.

— Non, pas du tout, capitaine. Je vous écoute.

— Bien. Voilà. J'ai réussi à localiser une des participantes de la petite sauterie de La Vigie, par son site Internet. En me faisant passer pour vous, j'ai pu prendre un rendez-vous pour demain soir, vingt heures, dans le hall de l'hôtel Waldorf Arc de Triomphe. Il ne vous reste plus qu'à aller la cueillir ou la faire cueillir par un collègue parisien pour interrogatoire. Par elle, on pourra peut-être préciser le déroulement de la soirée et affiner les portraits-robots des "Adorateurs de Priape".

— Sauf votre respect, ce n'est sans doute la figure qu'elles leur ont le mieux vu.

— Certes, mais là, nous manquons de fichier, voyez-vous.

La conversation prenait un tour qui n'était pas pour déplaire à notre inspectrice, pas bégueule le moins du monde. Et lorsque quelqu'un lui plaisait, Bénédicte n'était pas du genre à attendre que l'autre prenne l'initiative. Aussi ajouta-t-elle :

— Verriez-vous un inconvénient à ce que nous poursuivions cette intéressante conversation dans un autre cadre, lieutenant ?

Il y eut comme un blanc à l'autre bout du fil. "Aurais-je été trop claire ?" se dit soudain Bénédicte.

— Où vous voulez, quand vous voulez, Bénédicte, entendit-elle enfin. La voix trahissait l'émotion du changement de registre inopiné.

— Vingt heures, au Fort du Large, vous connaissez ?

— Maintenant, oui. Mais, les perquisitions seront-elles terminées ? Mon collègue y est encore.

— Il ne tient qu'à vous qu'elles le soient, non ?

— D'accord. À tout à l'heure.

Bénédicte tira un signal d'alarme imaginaire en proférant un "yes !" retentissant. Puis, elle raccrocha pour rappeler immédiatement l'établissement de luxe. Elle entendit la même voix que quarante-huit heures plus tôt :

— Le Fort du Large, hôtel-restaurant quatre étoiles, Florine à votre service, que puis-je pour vous ?

— Bonsoir, serait-il possible de réserver une table pour deux, pour ce soir, vingt heures ?

— Pour l'instant, la police procède à des perquisitions dans les chambres, en raison d'une affaire louche dans les environs. Je ne sais pas encore si...

— Ne vous inquiétez pas. Je sais de bonne source que dans deux heures l'activité pourra reprendre normalement en ce qui concerne le Restaurant.

— Dans ce cas... C'est à quel nom, Madame ?

— Plassard, capitaine Plassard.

— Très bien. C'est noté. À tout à l'heure, cap... Madame.

Bénédicte sourit. Son grade, pourtant modeste, faisait encore impression sur beaucoup de gens, comme si être capitaine pour une femme était le summum auquel elle pouvait prétendre. Comme quoi, les mentalités devraient encore évoluer !

Car Bénédicte n'avait pas l'intention de s'arrêter là.

Mais ceci sera une autre histoire.

Laissons celle-ci s'achever sur un tête-à-tête, qui aurait pu être romantique, devant les derniers feux du couchant sur les eaux de la Presqu'île, si les protagonistes n'avaient écourté leur dîner dès les entrées, pressés qu'ils étaient d'aller goûter d'autres plaisirs, tous masques tombés.

### Épilogue

L'interrogatoire de Natacha fut fructueux. En tant que femme toujours attentive au physique de toute rivale potentielle, elle sut donner une description précise de ses quatre collègues. Qui furent rapidement retrouvées : l'une parce qu'elle avait laissé son numéro de téléphone à la russe, et les trois autres par leur site internet, selon la méthode utilisée par Bénédicte.

Bon gré, mal gré, elles racontèrent par le menu tout ce qui avait précédé la soirée et retrouvèrent en s'aidant l'une l'autre des lambeaux de mémoire de ce qui s'était ensuivi. L'assouvissement de fantasmes sexuels typiquement masculins par des hommes d'âge mûr, au sexe de dimensions bien supérieures à la moyenne et d'une puissance qui avait sans doute recours à la pharmacie. Le tout sous couvert d'un galimatias érotico-religieux auquel elles n'avaient rien compris. Elles confirmaient l'utilisation de masques qu'aucun des hommes n'avait quitté un seul moment.

Toutes professionnelles qu'elles étaient, elles confessaient s'être réveillées éreintées, bouche pâteuse et mémoire pleine de trous. Elles avaient bu, c'était sûr, mais enfin, d'ordinaire, cela ne leur faisait pas cet effet-là.

Les analyses sanguines confirmèrent la présence de GHB dans leurs veines à toutes. Il y avait donc eu contrainte, au sens de la loi française. Mais elles refusaient de porter plainte, en ce qui les concernait. C'étaient les aléas du métier, dirent-elles.

Les chauffeurs les avaient embarquées au petit matin, direction la capitale, avec la fable qu'une d'entre elles avait choisi de rejoindre de la famille qu'elle avait sur place. Ce qu'elles avaient voulu croire, sans questionner davantage.

Un mandat d'arrêt international fut lancé contre le gourou de la secte, un français d'origine libanaise, que la police canadienne retrouva dans ses fichiers : il avait été expulsé du pays, deux ans plus tôt à la fois pour activités immobilières illicites et pour incitation au proxénétisme.

Difficile de donner son nom véritable : les enquêteurs tentent de démêler l'écheveau de ses plus de trente identités fictives en cinquante ans de vie. Dans la secte, il était le Grand Maître, dans la vie, on l'appelait Monsieur Paul, mais nul n'avait jamais su s'il s'agissait de son nom ou de son prénom.

Polices aux trousseaux, à l'heure où j'écris ces lignes, il court encore.

©Pierre-Alain GASSE, mai 2009.